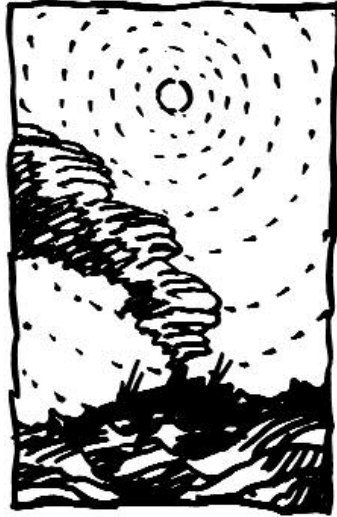


José Ovejero



L'avantage d'être borgne

Certains êtres sont étrangers à eux-mêmes, au point de ne plus discerner leur propre terre. Ce désarroi, c'est la disparition des frontières.

Dans le texte présenté ici – un égaré rêve d'être borgne, d'autres opprimés utilisent le couteau pour trancher une vie qui les gêne – José Ovejero montre combien la liberté est une illusion quand la mer étrangère n'a plus de rive.

Né à Madrid en 1958, après avoir vécu en Espagne et en Allemagne il réside actuellement en Belgique. José Ovejero, qui enseigne aujourd'hui à l'université de Madrid et collabore à plusieurs journaux et revues, se consacre surtout à la littérature. Ses œuvres, déjà traduites en plusieurs langues, restent inédites en français. Les derniers titres parus sont *China para hipocondríacos* (voyages), *Huir de Palermo* (roman) et *Qué raros son los hombres* (récits).

MOI, QUAND J'ÉTAIS PETIT, je voulais être borgne. Comme les pirates, comme Moshe Dayan ou comme Rommel, le Renard du Désert. Un bandeau noir sur un œil était la preuve qu'on avait vécu dangereusement et qu'on s'en était sorti avec les honneurs. Un bandeau de borgne confère de l'autorité, pensais-je ; quand on en porte un, on est une personne redoutable. Être aveugle n'avait aucun intérêt, car un aveugle n'inspire pas la crainte, il n'inspire que la pitié. Devant un aveugle, on ne se dit pas qu'il a mené une vie pleine d'aventures, au contraire on imagine un malheur personnel, un accident idiot, une maladie sans honneur et sans gloire. Comme ce qui est arrivé au bébé de nos voisins : il était un peu pâlichon, alors ses parents l'ont exposé aux rayons ultraviolets pour qu'il prenne des couleurs et qu'il soit plus joli sur les photos du baptême. Une sacrée fournaise pour un enfant qui vient d'ouvrir les yeux sur le monde. Il paraît qu'il n'a même pas pleuré, sans doute parce qu'il avait un peu trop dégusté. Mais il a eu les pupilles brûlées.

Une fois – j'étais encore un gamin –, je fermai la porte de ma chambre à clé. Je tirai une flèche de mon carquois en plastique, enlevai la ventouse et retaillai la pointe au couteau. Je m'assis par terre et j'observai l'extrémité, à quelques centimètres de l'œil gauche – j'avais décidé qu'il valait mieux être borgne du gauche que du droit, tout comme je croyais préférable d'être amputé de la main gauche. J'approchai la pointe si près de la pupille qu'elle devint une tache floue, et je me dis : il suffit d'une poussée, d'une petite poussée. Ça ne fera pas très mal : l'œil est mou, ce n'est pas de la chair, mais de la gélatine. Quand on marche sur une limace, elle souffre moins qu'un lézard qu'on écrase sous une pierre. En outre, pensais-je, un œil n'a sûrement pas de nerfs, et la douleur vient des nerfs, pas de la chair. J'avais appris cela de ma tante – qui vivait avec nous et dormait dans un lit pliant au salon –, un jour où j'étais venu la voir en larmes parce que j'avais mal aux dents : ce n'est pas la dent qui te fait mal, imbécile, les dents sont comme des cailloux. Ce qui te fait mal, c'est le nerf qui est dessous.

C'est ma mère qui sauva mon œil gauche. Si elle n'avait pas frappé à la porte, je serais borgne aujourd'hui. Je remis la flèche dans le carquois en me disant que j'essaierais plus tard ; il n'y avait rien de difficile à cela : il suffisait d'une poussée pour changer de vie et de personnalité, l'être sans passé devient un héros, personne ne vous regardait dans la rue, et dorénavant tous ralentissent quand ils vous croisent et chuchotent, quelques mètres plus loin, tu as vu, tu as vu le bandeau qu'il a sur l'œil ? Comment est-il devenu borgne ?

J'en parlais à Hita, je me demande bien pourquoi. L'idée m'avait traversé l'esprit, et puis nous n'avions rien de mieux à faire en attendant, assis à la table du bar. Cet enfoiré riait comme un fou, mais à mon avis il n'y avait vraiment pas de quoi rire. Il a sorti son couteau et l'a brandi sous mon nez, si tu veux, je peux

t'éborgner tout de suite. Hita, arrête de déconner. Je l'ai immobilisé en lui tordant le poignet, laissant dériver mes doigts en spirale sur sa peau, en serrant fort pour que ça le brûle. Aïe, aïe, aïe, il s'est mis à gémir et il a lâché son couteau. Il essayait de sourire et de le prendre à la rigolade, les yeux pleins de larmes. Allez, merde, lâche-moi, a-t-il dit, mais sans oublier de sourire pour me calmer. Hita est maigre comme un clou. La peau sur les os. Et il mesure un mètre cinquante. Quand je prends mon air mauvais, il a une trouille bleue. Hita est mon ami. Un vrai pote.

Allons, range ça, les Arabes vont rappliquer.

Je tâtai le mien, déjà ouvert dans ma poche. J'espérais bien ne pas avoir à l'utiliser. Ils voulaient sans doute discuter. Ou nous soutirer du pognon. Ou obliger Hita à épouser la fille, qu'est-ce que j'en sais. Sacré Hita, il me fourrait dans de drôles d'histoires ! On ne peut pas dire qu'il n'a pas de couilles. Il ne se laisse pas marcher sur les pieds. Dernièrement, en voiture, il a dû s'arrêter en côte à un feu rouge. Son pied a dû glisser de la pédale de frein, parce qu'il est rentré dans le véhicule de derrière. Le type de l'autre voiture est sorti, mais sans pousser de cris ni jurer ses grands dieux. Pas du tout, il a simplement conseillé à Hita de faire un peu plus attention. Alors Hita la ramène, et prétend que c'est l'autre qui lui est rentré dedans. Mais nous étions à l'arrêt, dit le type, à juste titre. Comment aurais-je pu vous rentrer dedans en pleine côte, puisque nous sommes à l'arrêt. Hita, si on ne l'avait pas retenu, il lui aurait fait la peau. Enfoiré, hurlait-il, vous me bousillez l'arrière et par-dessus le marché vous dites que c'est de ma faute.

Mais avec moi, Hita garde ses distances. Dès qu'il a su que les Arabes le cherchaient, il m'a appelé. Il jouait les indifférents et riait bruyamment, pour minimiser la chose. Mais il était tendu. Du calme, je lui ai dit, du calme. Et nous avons décidé de les attendre le lendemain soir dans un bar de mon quartier, souvent fréquenté par les Arabes. Le matin, avant de se rassembler sur la place où on les embauche sur les chantiers. Et le soir, pour dépenser ce qu'ils ont gagné dans la journée. Hita et moi sommes assis à une table vers le fond de la salle ; je me suis mis face à la porte. A tout hasard.

Quand vont-ils arriver, ces Arabes de merde ? a dit Hita.

Je n'ai pas répondu.

Les Arabes puent, une vraie infection, a repris Hita, et il l'a dit comme si c'était une découverte. Ils ne se lavent pas.

Tu t'es quand même envoyé la fille, non ? Elle était sale, elle sentait mauvais, cette Arabe ? Hita a émis un petit rire de lapin. Un vrai régal, il a dit. Hita n'est pas très malin, mais ce n'est pas le mauvais gars. Il a ses idées, mais il est de parole. Ils ne sont pas si nombreux, les gens de parole.

Soudain, quelqu'un m'a bouché les yeux par derrière. En parlant avec Hita,

mon attention avait été distraite et je n'avais vu entrer personne. Mais je n'ai pas eu peur, je n'ai même pas essayé de prendre mon couteau. Je l'avais sentie. Avant même qu'elle ne pose la main sur mes yeux, je savais qu'elle était derrière moi. Je me demande si c'est le savon qu'elle utilise ou si c'est l'odeur de sa peau, comme une prairie en été quand il fait très chaud ; c'est une odeur de canicule et de fleurs en même temps.

Voyons, qui est-ce ? dis-je, en ayant l'air de réfléchir, pour qu'elle laisse ses mains effleurer un peu plus longtemps mes yeux et mon front, m'envoyant dans le nez ce parfum si bon qu'il en était presque douloureux. Ne les retire pas, ma petite, ai-je pensé, elles sentent trop bon ! Ses doigts me caressaient les paupières, et je les respirais à pleines narines. Le jour où je mourrai, j'aimerais sentir cette odeur. Je crois qu'alors tout me sera égal.

Leni, dis-je. C'est Leni. Et elle retire ses mains.

C'est comme au cinéma. Les héros jouent dans une scène et soudain on les retrouve dans une autre, sans qu'on sache comment ils sont arrivés là. Quand Leni écarte les mains de mes yeux, les deux Marocains sont plantés dans le bar, à un mètre de nous. Hita l'a lu sur mon visage : il se tourne vers eux et revient ensuite sur moi. Leni a reculé de quelques pas. Je ne respire plus son corps.

Pas de problème, dis-je à haute voix. Je leur fais signe d'approcher et leur indique les chaises vides de la table voisine. Ils sont très maigres. Hita ne supporte pas ces types, moi je trouve qu'ils font pitié. Ils nous prennent le travail des mains, dit Hita. Crétin, depuis quand veux-tu travailler ? D'accord, râle Hita, mais ils le prennent à ceux qui en veulent.

Ils portent des vêtements qui semblent sortir tout droit d'un film espagnol de l'époque de Franco. Des vêtements d'un film en noir et blanc. Des blousons en solde d'Arias, des pantalons en tergal comme en portait mon père. Et ils ont sûrement des caleçons comme ceux d'avant, blancs, flottants, avec une braguette immense. Ils se regardent et me regardent ; je les invite de nouveau à s'asseoir. L'un d'eux s'avance, esquisse un geste vif du bras, vers la gauche, puis vers la droite. A l'aller une balafre s'ouvre sur le visage de Hita, au retour Hita porte la main à son cou et le sang coule entre ses doigts.

Je ne bouge pas. Je n'ai pas l'idée de bouger. Je pense uniquement que Leni devrait me boucher les yeux. Mettre sa main, effleurer mes paupières du bout des doigts, me laisser sentir son odeur de pré en été, son odeur d'herbes sèches et de fleurs pleines d'abeilles. Et lorsque je dirais Leni, c'est Leni, elle écarterait les mains et devant moi il y aurait Hita, les yeux fixés sur moi, attendant que je lui dise ce que nous devons faire.

Les Marocains ne me menacent pas, ils ne m'accordent pas une seconde de

leur temps. L'un ouvre la porte pour laisser passer son collègue, l'auteur de la balafre. La porte se referme. Je crois que j'ai cessé de respirer pendant tout ce temps. Leni est maintenant près de Hita, qui s'est avancé en titubant jusqu'au comptoir et qui est tombé au moment d'y arriver. Sa tête est appuyée sur le repose-pied. Je parviens enfin à bouger ; mes jambes sont engourdis, comme si elles étaient restées pendant des heures sous un poids. Mais je m'approche de l'endroit où Hita est étendu.

Allons, Hita, mon vieux ! je lui dis en glissant la main derrière sa nuque. Il me regarde. Le couteau lui a fendu la joue jusqu'à la lèvre. Merde, on a presque l'impression qu'il va éclater de rire, comme lorsqu'il balance une de ses vanes. Tu vas avoir une sacrée cicatrice ! je lui dis. Une cicatrice de pirate, mon pote. Mais celle du cou a un sale aspect. Elle gargouille entre les doigts de Hita ; j'essaie d'écarter sa main, pour voir s'il y a quelque chose à faire, sans savoir vraiment quoi, mais il s'accroche à son propre cou, comme s'il savait que sa vie est en train de s'échapper par là, par ce trou de plus en plus obscur.

Leni est à côté de moi. Elle ne me bouche pas les yeux, ne dit pas qui c'est, devine ! C'est moi qui devrais dire quelque chose. Appelez un médecin, par exemple. Je pourrais aussi mouiller un mouchoir et le mettre sur la blessure de Hita, comme le héros d'un film quand son ami est blessé. Ou m'élançer à la poursuite des Marocains. Je ne bouge pas. Je ne fais rien. Je n'essaie même pas de me disculper lorsque Leni me regarde comme pour dire tu es vraiment un beau dégonflé. Elle me fait un mal pas croyable avec ce regard, mais qu'est-ce que je peux lui dire maintenant ? Leni, ma vieille, je t'aime vachement. Je ne le dis pas, je me contente de le penser.

Hita s'est agrippé à mon avant-bras, ses ongles s'y enfoncent avec une force qu'on ne lui aurait pas soupçonnée ; s'il continue, il va sûrement se péter une veine ; mais je me domine, je ne retire pas le bras. Il n'a qu'à serrer, s'il le veut. Il fait aussi des bruits bizarres avec sa bouche, comme s'il prenait un gargarisme. Je serais tellement content de garder Hita en vie. Et d'avoir un bandeau sur l'œil, comme Moshe Dayan ou comme Rommel, le Renard du Désert. Alors, je m'élançais à la poursuite des Arabes, qui ne sont sûrement pas loin. J'irais les chercher dans un de ces immeubles en construction où ils passent leurs nuits, se réchauffant autour d'un feu de cartons et de cageots en mille morceaux. Je leur dirais de s'attaquer à moi, pas à Hita, qui est maigre comme un clou. Je braquerais sur eux mon œil unique et sortirais mon couteau, déjà ouvert dans ma poche. Et à coup sûr, lorsque je m'approcherais, lentement, le couteau au poing, sans prononcer un mot de plus, ils feraient dans leur froc de trouille.

Traduit de l'espagnol
par Claude Bleton